



## Études de communication

langages, information, médiations

32 | 2009

Parcours de recherche en SIC: littérature scientifique,  
méthodes et terrain

---

## Introduction

Nathalie Casemajor Loustau, Romain Huet, Jean-Pierre Machart, Sandy  
Montanola et Tiphaine Zetlaoui

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/922>

DOI : 10.4000/edc.922

ISSN : 2101-0366

### Éditeur

Université Lille-3

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009

Pagination : 9-18

ISBN : 978-2-917562-01-7

ISSN : 1270-6841

### Référence électronique

Nathalie Casemajor Loustau, Romain Huet, Jean-Pierre Machart, Sandy Montanola et Tiphaine Zetlaoui, « Introduction », *Études de communication* [En ligne], 32 | 2009, mis en ligne le 23 septembre 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/922> ; DOI : 10.4000/edc.922

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Introduction

Nathalie Casemajor Loustau, Romain Huet, Jean-Pierre Machart, Sandy Montanola et Tiphaine Zetlaoui

---

- <sup>1</sup> Intitulé « Parcours doctoral en SIC : littérature scientifique, méthodes et terrains », ce dossier aborde diverses problématiques soulevées par l'itinéraire scientifique de neuf jeunes chercheurs<sup>1</sup>. La thèse est, en effet, un chemin semé d'embûches, au cours duquel les doctorants se forment au difficile, mais fécond, apprentissage de la recherche. Il s'agit d'une expérience qui marque le cheminement universitaire et fait émerger des questionnements qui trouvent un écho bien au-delà du simple cadre de la formation doctorale. Si tout projet de recherche suscite des interrogations épistémologiques, théoriques et méthodologiques, le doctorat est une expérience singulière au cours de laquelle se forme l'esprit critique et s'acquièrent les compétences d'analyse qui façonneront, à bien des égards, le bagage scientifique du chercheur tout au long de sa carrière. Les articles de ce dossier témoignent de cette expérience de recherche. Touchant des questions qui intéresseront aussi bien les jeunes chercheurs que les chercheurs aguerris, ils participent à une réflexion dynamique menée en maints endroits par la communauté des doctorants, dont le manuel publié par l'association *Parcoursic*<sup>2</sup> est un exemple remarquable. Le présent dossier entre dans le sillage de ces travaux et a pour ambition de contribuer à enrichir la variété des ressources disponibles pour éclairer les doctorants et jeunes docteurs dans leur itinéraire de recherche.
- <sup>2</sup> La réflexion qui est présentée ici s'articule autour de trois axes. Le premier traite de la difficulté à construire un cadre théorique cohérent et valide à partir de travaux issus de divers horizons disciplinaires et d'écoles de pensée différentes. La recherche en Sciences de l'information et de la communication se caractérise, en effet, par la multidimensionnalité des objets de recherche et l'hétérogénéité des références théoriques mobilisées<sup>3</sup>. Le second axe prend la forme d'un questionnement des principes et procédures méthodologiques mis en place pour analyser son objet de recherche. Enfin, le dernier axe, s'attache à examiner le rapport que le chercheur construit avec le terrain et les acteurs dans le cadre de sa démarche d'enquête.

- 3 Une première série de trois articles est consacrée aux rapports que les jeunes chercheurs entretiennent avec la littérature scientifique, mais aussi à la manière dont ils les mobilisent pour construire leur objet d'étude et mener à bien leurs investigations de terrain. Pour le scientifique, ce travail d'érudition constitue un point de passage obligé. En effet, chaque chercheur s'appuie sur des travaux préalables, emprunte des idées ou des résultats à d'autres chercheurs, ne pouvant lui-même tout inventer. Si, de surcroît, il fait table rase du passé, il se confronte au risque de répéter ce que d'autres ont déjà dit avant lui. Ainsi, comme l'explique H. Becker, les étudiants « *doivent dire quelque chose de tous ceux qui ont travaillé sur « leur » sujet avant eux* »<sup>4</sup>. Au regard de cet état de fait, nous avons souhaité interroger la place que les jeunes chercheurs accordent aux œuvres « classiques ». Pour le sociologue américain A. Stinchcombe, la littérature traditionnelle a de nombreuses vertus auxquelles les étudiants sont particulièrement sensibles. Elle constitue, en effet, pour eux, un solide et rassurant appareillage méthodologique sur le plan conceptuel et pratique car elles ont fait leurs « preuves ». Toutefois, si le travail de recherche nécessite la maîtrise et l'assimilation d'œuvres scientifiques représentatives d'une tradition épistémologique, il implique également d'innover. Les analyses de G. Bachelard sur « la philosophie de la connaissance scientifique » sont, à ce titre, très éloquentes. Ainsi définit-il cette dernière, en préface de son ouvrage *La philosophie du non* comme : « *la conscience d'un esprit qui se fonde en travaillant sur l'inconnu en cherchant dans le réel ce qui contredit les connaissances antérieures* ».
- 4 En utilisant à leur façon le matériau théorique emprunté chez les fondateurs de la tradition scientifique, les auteurs des présents articles ont tenté le pari de l'innovation. Ils ont ainsi cherché à surmonter les écueils relatifs à l'usage de références classiques, certes sécurisantes, mais dont l'efficacité n'est pas forcément garantie sur le plan heuristique. Pour aborder de manière appropriée leur objet d'étude, les auteurs ont conçu leurs propres définitions conceptuelles, soit en allant puiser dans les réserves théoriques d'auteurs majeurs appartenant à des disciplines différentes, soit en réactualisant certains paradigmes que des scientifiques reconnus de leur discipline avaient mis en place. Les auteurs font part de leurs expériences menées dans le champ des SIC, proposent des pistes méthodologiques pour orienter les choix de lecture et expliquent comment ils ont tiré profit des connaissances transmises dans les grandes œuvres classiques.
- 5 Le premier article, signé par Zeineb Touati, évoque la nécessité -en dépit des difficultés rencontrées- de recourir à des références qui peuvent paraître datées et hors de sa discipline (les SIC). C'est en effet, en recourant aux théories issues de la tradition sociologique de la connaissance que la jeune chercheuse a pu rendre compte de phénomènes sociaux liés à la culture tunisienne. C'est aussi en allant puiser des concepts plus lointains que Z. Touati a tenté de cerner et traiter son objet d'étude. Ainsi a-t-elle pu enrichir et structurer son analyse en s'intéressant à la manière dont la notion de « représentations sociales », très exploitée par les chercheurs en SIC, avait été mise à jour et mobilisée par des auteurs spécialisés en sociologie de la connaissance (Berger et Luckmann). C'est l'ensemble des détours théoriques « hors SIC » qui lui ont permis de « bricoler » sa propre définition des représentations sociales et de mettre en perspective tous les processus institutionnels et culturels qui étaient à l'œuvre dans l'évolution de l'image des femmes tunisiennes. L'utilisation de travaux « classiques » de sociologues, psycho-sociologues ou de philosophes représente, pour elle, des points d'ancrage obligés pour construire un solide dispositif méthodologique.

- 6 Dans le second article, Céline Matuszak et Zineb Benrahhal Serghini évoquent la façon dont elles ont travaillé sur les théories habermassiennes de l'espace public. C'est en s'intéressant aussi bien aux différents stades d'évolution de la théorie de J. Habermas qu'aux différentes critiques qui ont été produites indirectement ou directement à son sujet que C. Matuszak et Z. Benrahhal Serghini ont pu mettre en avant des phénomènes contemporains convoqués par l'apparition de nouveaux médias (Internet). Cet éclairage nécessitait d'élargir la notion d'espace public en faisant ressortir les processus « illégitimes » qui en relevaient. Les auteurs ont alors montré que l'organisation symbolique de l'espace public dépendait très fortement des dispositifs socio-techniques par lesquels les acteurs pouvaient « visiblement » mettre en scène leurs échanges d'expression. En soulignant l'importance de ces procédés socio-techniques et en s'appuyant sur la pensée d'H. Arendt, C. Matuszak et Z. Benrahhal Serghini ont fait apparaître un angle d'analyse que J. Habermas avait relégué au second plan.
- 7 La deuxième partie de ce dossier met en lumière la diversité des objets de recherche, des terrains d'application, des dispositifs méthodologiques, des positionnements de recherche et des réflexions épistémologiques qui caractérise le champ des SIC. Florence Rio, Ludovic Birot, Anh Ngoc Hoang et Agnès d'Arripe nous proposent des contributions qui ouvrent la réflexion sur plusieurs points importants. Le premier concerne l'actualisation du débat qui anime notre communauté scientifique : l'interdisciplinarité. Ces textes soulignent la pertinence d'une mobilisation d'outils issus de nombreuses traditions disciplinaires différentes, sans pour autant chercher à les unifier dans une théorie globale. Le second porte sur l'étendue du champ social et culturel, dans et à partir duquel se construit le regard du chercheur « en situation ». Enfin, le dernier est une constante et insistante préoccupation qui s'exprime sous diverses formes : la rigueur méthodologique soumise au contrôle d'une réflexion épistémologique attentive.
- 8 Florence Rio s'interroge sur l'inscription de son travail dans le champ des SIC. Son objet de recherche, la presse éducative, qu'elle situe au carrefour disciplinaire des SIC et des Sciences de l'éducation, l'amène à ancrer son dispositif méthodologique autour d'une dimension pragmatique prenant en compte la transversalité éducative du discours qu'elle étudie. Parallèlement, elle constate la faible représentation des travaux sur le secteur de la presse pour la jeunesse dans l'univers des SIC. S'agit-il d'une forte prégnance des « hiérarchies implicites » qui privilégieraient les médias dominants, ou faut-il concevoir des méthodes d'analyse qui favorisent le développement de nouvelles recherches ? F. Rio propose une réponse qui combine l'élargissement de son champ de recherche avec la mise en œuvre de nouveaux outils. Elle introduit ainsi la notion de « genre médiatique », qu'elle définit suivant une typologie en trois points : communicationnelle, situationnelle et linguistique / discursive. La presse éducative, produit culturel et commercial, puise ses contenus dans les discours sociaux existants et n'est donc pas un simple lieu de manifestation langagière.
- 9 Ludovic Birot présente la méthodologie qu'il a mise en œuvre pour traiter un corpus télévisuel fait de dix années d'information sportive dans les journaux télévisés hertziens français. Comment caractériser et mesurer des flux médiatiques d'information en travaillant à l'échelle macroscopique ? Comment constituer ses échantillons et sous-échantillons ? Comment les valider statistiquement ? Telles sont les questions qu'il se propose d'aborder. Pour y répondre, il insiste sur la « fonction heuristique de cette démarche quantitative » et sur le recours à « l'inférence statistique » pour aller « au-delà d'une description par le chiffre ». L. Birot décrit en détail les outils statistiques qu'il a

utilisés pour valider ses échantillons et les corrélations entre les variables qui les constituent. Les séries temporelles révèlent des tendances qu'il met en évidence et qui lui permettent de « questionner l'événement » et d'« identifier ce qui est original ».

- 10 Anh Ngoc Hoang, quant à lui, pose l'interdisciplinarité comme principe. Et c'est ce principe qu'il questionne, qu'il passe au crible expérimental. Son hypothèse de travail, « *l'imagination collective en tant que pratique sociale permet aujourd'hui une reconstruction ou une reconfiguration identitaire du Vietnam contemporain* », est travaillée avec des outils empruntés à la sociologie, l'anthropologie, la sémiotique, les sciences politiques ou encore l'histoire. C'est autour de la question du sens que la pertinence méthodologique est évaluée. A. N. Hoang développe l'hypothèse que les NTIC jouent un rôle majeur dans la « *construction de l'imaginaire social du Vietnam contemporain* ». Selon lui, les liaisons informatiques rassemblent la diaspora vietnamienne autour d'outils tels que les blogs et forums, favorisant ainsi de nouvelles pratiques sociales imaginatives. Se développe alors un discours à la fois intégrateur et subversif. Se reconstruisent aussi de nouvelles formes de pouvoir. Pour A. N. Hoang, étudier l'imaginaire social vietnamien (objet complexe et en pleine évolution) à la lumière des SIC, est à la fois un « défi scientifique » et une nécessité méthodologique.
- 11 Agnès d'Arripe s'intéresse aux « *rites d'interaction et [aux] logiques d'action mises en place au sein de groupes interdisciplinaires* » au sein d'un groupe de recherche de l'Université Catholique de Lille. L'auteur s'interroge d'emblée sur son positionnement d'observateur : comment décrire ses propres pratiques scientifiques en se positionnant comme membre d'un réseau co-construisant avec les acteurs de terrain ? Elle montre qu'à l'instar des « sciences dures », la réflexion épistémologique, indissociable du travail de recherche, est partie prenante du processus scientifique ; mais à la différence de celles-ci, doute, incertitude, voire « chaos » ne semblent pas pouvoir se transformer en autant d'outils articulés dans la « boîte à outils » du chercheur en SIC. « *On appelle mathématiciens ceux qui font des mathématiques et on appelle mathématiques ce que font les mathématiciens* »<sup>5</sup>. Dans le sillage de C. Castoriadis, cette définition circulaire amène A. d'Arripe à s'interroger sur les conséquences de l'imprégnation de la logique sociale par les « idées construites » érigées en paradigmes par des communautés scientifiques. Preuve, parmi d'autres, que tout champ scientifique est traversé par ce débat lancinant sur la légitimité de ses pratiques. L'indispensable interrogation des SIC sur elles-mêmes implique des échanges d'idées, imperceptibles mais constants, entre ce qui est à l'« intérieur » et ce qui est à l'« extérieur ».
- 12 Les deux derniers articles sont consacrés aux liens qui se tissent entre la communication comme approche scientifique et le rapport entretenu avec le terrain. Ce dernier étant ici entendu dans son versant qualitatif, c'est-à-dire comme un cadre d'investigation configuré par le chercheur (de l'entretien à l'observation participante). En tant que découpage effectué dans le social, il s'agit d'une « opération fondatrice » car ce dernier se place dans une perspective qui va guider son investigation<sup>6</sup>. Selon les mots de M. de la Soudière<sup>7</sup>, le terrain, « *c'est en quelque sorte y séjourner, mais c'est aussi le faire, le fabriquer. C'est construire un territoire à sa propre investigation, un objet, une unité d'observation* ». Évidemment, cette question du terrain n'est pas spécifique aux recherches en SIC, puisque dans la tradition des travaux en sciences sociales, l'étude sur un ou plusieurs terrains s'est affirmée comme une condition première de la construction du savoir, par une mise en rapport et une mise à distance du sujet et de l'objet<sup>8</sup>. Mais cette question est difficile à traiter en SIC, puisqu'il s'agit de puiser dans des méthodes empruntées aux

traditions sociologiques, anthropologiques, linguistiques ou historiques (pour ne citer qu'elles), tout en cherchant ses propres problématiques. À la suite d'une étude critique des travaux de N. Wiener, C. Shanon et al., la communauté scientifique s'est accordée sur le principe selon lequel la communication résiste à une mise en forme statistique, angle selon lequel elle était initialement appréhendée.

- 13 Le modèle mathématique de la communication a été contesté parce qu'il réduisait cette dernière à sa dimension instrumentale. Cette perspective avait la limite analytique majeure d'exclure toute problématisation qui définirait les techniques autrement qu'en termes de calcul, de planification et de prédiction. Depuis lors, et sous l'impulsion des théoriciens de l'école de Palo-Alto, un ensemble de travaux a tenté de cerner la communication dans son contexte, c'est-à-dire comme un processus d'interaction et d'influence réciproques entre des individus qui sont en coprésence. Il a donc été convenu que la communication ne fait pas que « transmettre » ou « donner » une information, mais qu'elle est fondamentalement une activité sociale<sup>9</sup>. En accordant de l'importance à la parole des acteurs, à la complexité du sens de l'action et des phénomènes communicationnels, les chercheurs ont naturellement accordé une attention plus grande au terrain, aux acteurs, et aux mouvements sociaux<sup>10</sup>. Cependant, le risque existe assurément de présenter de façon dogmatique le terrain comme un « impératif » : le chercheur aurait nécessairement besoin d'un terrain, c'est-à-dire d'observer et de rencontrer des acteurs pour prétendre avoir l'autorité de défendre une thèse juste<sup>11</sup>. Cette vision positiviste du terrain pose un double problème : d'une part, elle tend à le penser uniquement comme un moyen de légitimation du discours scientifique, et d'autre part, elle « culpabilise » le chercheur en lui soufflant que « pour dire quelque chose de vrai, il faut être dans l'action ». Pour résumer, s'il est assez clair que l'épreuve physique, matérielle, dans les rapports avec le milieu étudié, peut avoir une efficacité méthodologique décisive, il reste à montrer comment un tel investissement est susceptible de nourrir l'argumentation défendue dans une thèse de doctorat et pourquoi d'autres méthodes ne nécessitant pas toujours de « présence sur le terrain » (telle que celle du corpus) sont insuffisantes au regard du projet théorique<sup>12</sup>.
- 14 Les deux auteurs qui traitent cette question, Mylène Hardy et Florence Thiault, ont en commun d'expliquer ce que le terrain a apporté à leur travail de recherche. En d'autres termes, les auteures se sont efforcées de lier cette question à la construction scientifique de leur objet. Et, il ne leur a pas échappé qu'il ne suffit pas d'aller sur le terrain, mais qu'il faut encore être capable de le décrire, c'est-à-dire de le présenter sous une forme qui rend l'expérience lisible. Ce travail est ardu car il doit à la fois satisfaire l'exigence de cohérence conceptuelle inscrivant le texte dans une tradition disciplinaire qui a ses propres critères de formulation et ne pas appauvrir cette expérience par l'utilisation d'un vocabulaire théorique uniforme et sans réappropriation critique<sup>13</sup>. Toujours est-il qu'en transformant l'expérience de terrain en « texte », le chercheur donne sens à ce qu'il voit, il sélectionne, isole et enregistre les informations dans le cadre de la problématique dont il est porteur. Il rencontre donc une nouvelle expérience qui doit constituer le support de réflexion de l'objet empirique. Pour surmonter ces difficultés, les articles de F. Thiault et M. Hardy explicitent les présupposés de leur approche du terrain. Ils éclairent la nature des données nécessaires pour leurs projets scientifiques respectifs. Plusieurs questions sont alors abordées : comment se situer face au terrain ? Que vient-on y faire ? Quelles sont les difficultés pour se faire accepter par les acteurs ? Dans quelle mesure les analyses

de terrain permettent-elles de discuter des théories plus globales et d'alimenter les débats épistémologiques traversant la discipline ?

- 15 M. Hardy propose une réflexion sur les contraintes spécifiques des études sur les communications organisationnelles en Chine. Or, ceux qui s'essaient à l'enquête sur le terrain des organisations chinoises savent bien que celui-ci est difficile d'accès, que les matériaux significatifs et accessibles sont rares, que les opérations de contrôle sont nombreuses, et que le chercheur éprouve de la peine à réunir les conditions pour comprendre ce qui se joue concrètement au sein des organisations. M. Hardy envisage alors le terrain comme une « épreuve » qui peut engendrer de la souffrance en tant qu'il limite les possibilités d'investigation du chercheur. Elle a pu voir ses choix méthodologiques menacés, et elle a été obligée à la retenue, voire au renoncement. Après une expérience de plus de deux ans en Chine, l'auteure expose les difficultés et explique l'inconfort d'une étude sur le terrain des organisations chinoises. En même temps, elle esquisse quelques voies pour éviter la fuite devant ces complications : la ténacité et la persévérance ne suffisent pas pour « tenir le coup », il faut aussi connaître quelques règles de fonctionnement basiques du terrain chinois, règles qu'elle nous expose.
- 16 F. Thiault, quant à elle, aborde une question plus familière pour les chercheurs en SIC, puisqu'il s'agit d'envisager les conséquences des dimensions personnelles sur la réalité étudiée. En interrogeant sa place d'observateur, elle a, en retour, mené un questionnement sur l'objet observé. Cette relation entre sujet et objet est éclairée à partir d'une étude des formes de sociabilité d'une communauté professionnelle (les documentalistes) dont elle fait partie. Elle questionne donc principalement sa relation à l'Autre, cet Autre étant son collègue, voire son ami. La question centrale que pose l'auteure consiste à se demander si la familiarité avec le terrain modifie ou non les conditions de l'observation et l'observation elle-même. Ce rapport entre sujet et objet est donc ici appréhendé comme le signe d'une interaction nécessaire à la production et à l'interprétation des données produites dans le cours de l'observation. La participation et l'engagement seraient, pour l'auteure, nécessaires pour parvenir à comprendre avec précision le fonctionnement des « communautés de pratiques ».
- 17 L'ensemble des contributions proposées dans ce dossier est le fruit d'une collaboration entre la revue *Études de communication* et l'équipe organisatrice des journées d'études *ParcourSic 2008*. Intitulées « Le parcours intellectuel et pratique d'un jeune chercheur en Sciences de l'Information et de la Communication » (Université Lille 3, 18-19-20 juin 2008), ces journées ambitionnaient de créer un espace de dialogue entre doctorants et chercheurs francophones. Elles s'inscrivaient, d'une part, dans le prolongement des premières journées *ParcourSic* (MSH Paris Nord, 23-24-25 avril 2007) organisées par l'association homonyme, et d'autre part, elles poursuivaient une dynamique locale lancée par un groupe de doctorants lillois autour de « journées jeunes chercheurs » annuelles. Destinées à l'origine aux membres du laboratoire GERiCO, ces journées d'étude se sont ouvertes à des doctorants issus d'autres universités françaises et étrangères. Nous ne pouvons qu'encourager les doctorants et futurs doctorants à prolonger ce type d'expériences visant à nourrir la réflexion disciplinaire et à contribuer au dynamisme du champ des SIC.

---

## NOTES

1. Le masculin est employé à titre générique afin d'alléger le texte.
2. À l'issue d'une première édition des journées d'études intitulées *Le parcours d'un jeune chercheur en SIC. Questionnements, méthodes, pratiques* (2007, MSH Paris Nord). Camille Laville, Laurence Leveneur, Aude Rouger (2008), *Construire son parcours de thèse. Manuel réflexif et pratique*, Parcoursic/L'Harmattan, Paris.
3. Bruno Ollivier (2000), *Observer la communication. Naissance d'une interdiscipline*, CNRS éditions.
4. Howard S. Becker (2004), *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Economica, p. 144.
5. Didier Nordon (1981), *Les mathématiques pures n'existent pas !*, Actes Sud.
6. Gérard Althabe (1990), « *Éthnologue du contemporain et enquête de terrain* », in *Terrain*, n°14. Mis en ligne le 17 juillet 2007, URL : <http://terrain.revues.org/index/1976.html>, consulté le 13 janvier 2009.
7. Martin de la Soudière (1988), « *L'inconfort du terrain* », in *Terrain*, n°11. Mis en ligne le 18 juillet 2007, URL : <http://terrain.revues.org/index3316.html>, consulté le 13 janvier 2009.
8. Jean Poupart et Al. (1997), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Gaëtan Morin éditeur, Québec, p. 211.
9. Yves Winkin (1996), *Anthropologie de la communication, de la théorie au terrain*, Éditions De Boeck Université, Bruxelles.
10. Poupart et Al., *Op.Cit.*, p. 106.
11. Stéphane Olivesi (2005), *Le terrain : une mythologie scientifique ?*, in *Questions de communication*, n°7, p. 161-183.
12. Philippe Hert (2005), *Le terrain irréductible*, in *Questions de communication*, n°8, p. 121-134.
13. Dan Sperber (1982), *Le savoir des anthropologues*, Éditions des Sciences et des Arts, Paris, p. 2.

---

## AUTEURS

### NATHALIE CASEMAJOR LOUSTAU

**Nathalie Casemajor Loustau** est doctorante en Sciences de l'Information et de la Communication. Elle effectue son doctorat en cotutelle à l'Université Lille 3 (laboratoire GERIICO) et à l'Université du Québec à Montréal. Sa recherche doctorale porte sur les médiations du patrimoine photographique sur internet. Elle s'intéresse plus largement à la circulation des objets culturels dans les nouveaux médias.

### ROMAIN HUET

**Romain Huët** est docteur en Sciences de l'Information et de la Communication de l'Université Lille 3. Membre associé du laboratoire GERIICO de Lille 3, il réalise un post-doctorat au département de communication de l'Université d'Ottawa. Ses travaux de recherche portent sur

les communications organisationnelles et l'étude des formes d'engagement des entreprises en matière de responsabilité sociale.

#### **JEAN-PIERRE MACHART**

**Jean-Pierre Machart** est ingénieur spécialisé en recherche opérationnelle. Il a assuré la direction des formations internationales de l'INA et mis en place plusieurs projets dans le domaine de l'audiovisuel et des télécommunications. Il a également dirigé des études internationales dans le domaine de l'aménagement du territoire et du développement des NTIC.

#### **SANDY MONTANOLA**

**Sandy Montanola** est doctorante en Sciences de l'Information et de la Communication au laboratoire GERIICO et ATER à l'UFR Arts et Culture de l'Université Lille 3. Sa thèse porte sur les discours journalistiques relatifs aux sportives de haut niveau dans la presse et la télévision françaises. Elle s'intéresse, plus généralement, aux processus de médiatisation.

#### **TIPHAINE ZETLAOUI**

**Tiphaine Zetlaoui** est docteure en Sciences politiques, membre associé au laboratoire GERIICO de l'Université Lille 3, ses recherches portent sur les politiques étatiques et locales des « techno-réseaux » de la communication. Elle fait partie du comité de rédaction de la revue Quaderni.